

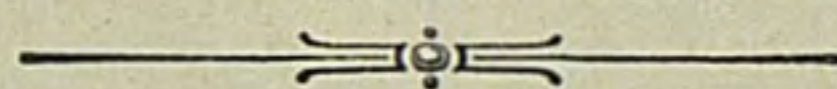
MÉLUSINE

RECUEIL DE MYTHOLOGIE

LITTÉRATURE POPULAIRE, TRADITIONS & USAGES

PUBLIÉ PAR

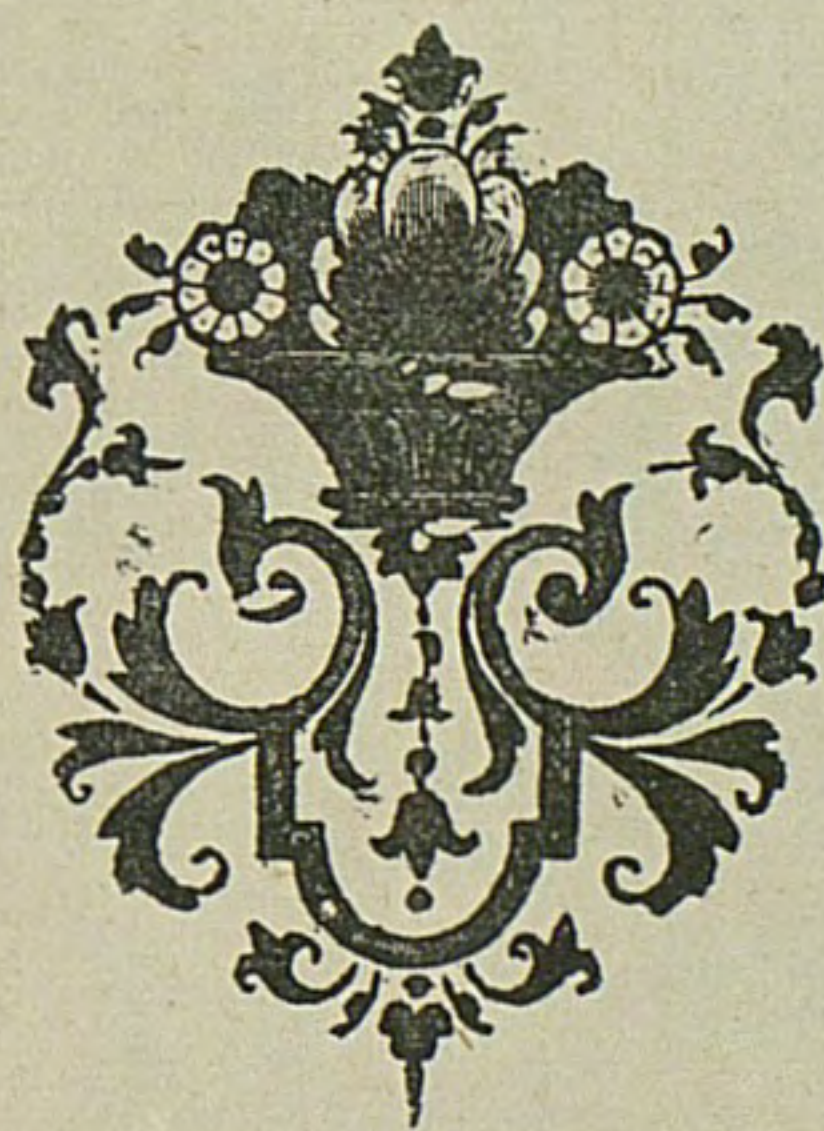
H. GAIDOZ & E. ROLLAND



TOME II

*Il est intéressant dans tous les pays d'étudier ce qui paraît une absurdité,
un caprice, c'est peut-être le seul moyen d'expliquer en grand les fables.*

CAMBRY, Voyage pittoresque en Suisse et en Italie, an IX, t. I, p. 151.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE, 6, RUE DES FOSSÉS-SAINT-BERNARD

EN DÉPOT CHEZ E. LECHEVALIER, LIBRAIRE, 39, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1884-85

5. — Il ne faut pas tirer la langue à l'Arc-en-Ciel autrement elle se desséchait.

6. — A l'endroit où l'Arc-en-Ciel touche la terre (ou plus exactement l'eau, selon la croyance populaire) là se peigne une Vila (sorte de fée). Qui a vu la Vila doit aussitôt mourir, si la Vila voit l'homme avant que celui-ci l'ait vue. (Voir un conte serbe dans le t. II de mes *Sagen und Märchen der Süd-Slawen*, Leipzig, 1884, pages 364 et suivantes).

7. — Quand il tonne, saint Élie fait rouler son char dans le ciel et l'Arc-en-Ciel est le pont par lequel il descend sur la terre.

8. — L'Arc-en-Ciel pompe l'eau (*upija vodu*).

9. — Le peuple distingue seulement trois couleurs dans l'Arc-en-Ciel.

10. — Un paysan de Kamensko (près Pozega) m'a raconté ceci : il viendra un temps où 'le vieux pêcheur Dieu' (*stari griesnik Bog*) cessera d'être Dieu ; à sa place ce sera saint Elie qui a été autrefois l'ancien Dieu. Cela arrivera aussitôt que saint Elie devinera le jour où les hommes célèbrent sa fête. Dieu le trompe d'année en année en lui disant : ta fête n'est pas encore venue ou ta fête est passée. Aussitôt que saint Elie redeviendra Dieu, l'Arc-en-Ciel sera constamment visible.

Je rappelle en terminant, d'après Vuk, qu'une personne qui passerait sous l'Arc-en-Ciel changerait de sexe.

F. S. KRAUSS.

VI

L'Arc-en-Ciel dans le Bas-Quercy (département du Lot).

1. — Le nom de l'Arc-en-Ciel est : *récarcano* (fém.).

2. — Là où il se pose on trouve un quarteron de louis d'or.

3. — Quand il se pose sur certaines plantes, telles que la vigne, les raves, les fèves, il les brûle et détruit la récolte. Une de mes voisines prétend avoir constaté le fait plusieurs fois.

J. DAYMARD.

VII

M. l'abbé P. Bouche nous adresse la rectification suivante :

Aïdo-khouédo est le nom *djedji* ou dahoméen ; les Nagos nomment l'arc-en-ciel *Odchoumaré*. Le nom que vous leur attribuez n'a aucun rapport avec leur langue.

Pourquoi la queue de la Brebis est plus grosse que celle de la Chèvre

CONTE GREC D'ASIE-MINEURE.

Jésus-Christ, étant un jour poursuivi par les Juifs, demanda à la chèvre de lui donner asile. La chèvre, personne peu accessible à la pitié, paraît-il, se garda bien de le faire. Les Juifs n'étaient pas plus tôt en vue qu'elle se mit à leur crier, dans son langage de chèvre : « Le voici, prenez-le ». — Sa trahison n'eut pourtant pas d'effet, car le Sauveur mit en œuvre d'autres moyens de défense et réussit à échapper à ses persécuteurs.

Mais il prit bonne note des dispositions de cet animal méchant.

Un autre jour, il se vit dans le cas de réclamer de la brebis un service analogue. La bonne bête le cacha de son mieux. Au jour de la rétribution, qui, paraît-il, est déjà arrivé pour les animaux sans raison, les queues furent distribuées en proportion des mérites. La chèvre obtint ce chétif appendice qui lui fait faire, par derrière, une assez triste figure. La brebis, au contraire, fut dotée très largement ; surtout, bien entendu, la brebis d'Orient, qui porte au lieu idoine, non pas un simple panache, comme celle de nos pays, mais un vaste losange, terminé par un gland touffu, le tout d'aspect fort imposant, et quelquefois même un peu encombrant, au point qu'il faut une brouette pour faciliter le remorquage.

Cette histoire m'a été racontée par un jeune Grec d'Asie-Mineure, qui l'avait apprise lui-même des pâtres des montagnes de Lycie, son pays natal.

L. DUCHESNE.

La Magicienne.

Par un matin me suis levée
Délira bonbon gué déliré
Trala mon tou la lira
Plus matin que ma tante.

M'en suis allée dans nos jardins
Cueillir la lavande.

J'ai aperçu le messenger
Le messenger de Nantes.

Beau messenger, beau messenger
Qué nouvelles y a de Nantes ?

Tristes nouvelles assez pour vous
Votre amant i vous mande

I vous mande qu'il est fiancé
A une grande flamande.

Est-elle plus belle que moi
Cette grande flamande ?

Elle n'est pas si belle que vous
Mais elle a plus de rentes ;

Elle fait l'hiver, elle fait l'été
Sur le pli de sa mante !

Elle fait le petit pot bouillir
Sans feu ni flambe.

Elle fait le rossignol chanter
A minuit dans sa chambre.

Elle fait la terre reverdir
Sous ses pieds quand elle danse.

Chanson du département des Côtes-du-Nord. — *Poésies popul. de la France*, Mss. de la Bibl. nat., t. IV, f. 404.

(Une var. de cette chanson a été publiée dans *Mélusine*. I, c. 123.)

l'élaboration profonde dont elle porte la trace dès ses textes les plus anciens, et se refusait à y voir « l'œuvre de pasteurs primitifs, célébrant leurs dieux tout en menant paître leurs troupeaux. » M. Whitney, dans un article récent (1), est encore plus catégorique : les Védas sont pour lui, en grande partie, une poésie artificielle, œuvre d'une corporation poétique, analogue aux Meistersænger de l'Allemagne, « un rapiéçage de lieux communs rajeunis par des allusions mystiques et inexplicables, des *concetti* tirés par les cheveux, une phraséologie pénible, qu'il est impossible de traduire en produisant un sens suivi, parce que cet élément y faisait défaut dès le commencement. » Le livre de M. Bergaigne est la démonstration en trois volumes de ces vues. Il ne faut pas se dissimuler que, dans cette conception, les Védas perdent beaucoup de l'autorité suprême et comme sacrée dont la science les avait d'abord investis, et il n'est plus possible d'y voir la confession d'une humanité naissante. L'histoire de la pensée indo-européenne se détache du joug de la pensée indienne, à peu près de la même façon qu'à la même heure l'histoire des langues aryennes se dégage du joug du sanscrit. Les Védas et le sanscrit ne sont plus que la pensée et la langue de l'Inde proprement dite et non, comme on semblait le croire, les témoins presque directs de la période d'unité.

Mais il y aurait danger, après avoir exagéré la valeur des Védas, à trop les rabaisser à présent. Ils n'en gardent pas moins une valeur considérable, non-seulement pour l'histoire propre de l'Inde, mais même pour l'histoire générale de la pensée aryenne. Il est bien vrai qu'ils sont l'œuvre de théologiens raffinés et de pédants en poésie, qui sont les ancêtres légitimes des pandits de l'école classique, mais ils raffinent sur des formules et des idées très simples, venues d'une période plus primitive. Ce sont ces éléments plus simples et plus anciens qu'il s'agit à présent de dégager sous le fatras du rituel mystique. M. Bergaigne n'a pas entrepris cette œuvre, qui n'entraîne pas dans son plan : il a déclaré d'avance expressément qu'il ne voulait pas, au moins dans ce livre, faire l'histoire même de la pensée védique, mais simplement en constater les formes : il fait la statique, non la dynamique du Védisme. Aussi s'est-il rigoureusement enfermé dans l'enceinte du Rig ; il n'a pas recouru un seul instant aux mythologies sœurs de l'Iran et de l'Europe, ni même aux Brahmanas et aux dérivés du Véda. Cette limitation voulue sans doute ses avantages et sans elle M. Bergaigne ne serait peut-être pas arrivé à reconnaître et à établir d'une façon aussi nette l'unité d'esprit et de conception du Rig dans toutes ses parties et l'égalité parfaite avec laquelle le raffinement théosophique pénètre toute la collection des dix mandalas. Mais cette méthode offre aussi de graves dangers que M. Bergaigne a été le premier à signaler : à se tenir ainsi cloîtré dans le Rig Véda, l'interprète, dominé par sa pensée et par l'atmosphère où elle s'est

(1) *Le Prétendu hénouthéisme du Véda*, Revue des religions, t. VI, p. 192-143. L'hénouthéisme, c'est-à-dire l'adoration temporaire d'un dieu unique, n'est, selon M. Whitney, qu'un fait littéraire, non religieux. L'hénouthéisme n'oublie pas un seul instant l'existence des autres dieux, mais seulement la part d'honneur qui leur revient. C'est une simple exagération dans l'expression, due à l'exaltation du poète qui va au plus outré.

habituee à vivre, court le risque de chercher des raffinements dans des formules très naturelles et d'être plus védique que les Védas. Il lui arrive de perdre le bénéfice d'idées simples et d'indications historiques précieuses, qu'il transforme en subtilités mystiques et qu'il lui sera bien difficile de retrouver quand il s'agira de faire l'histoire intérieure et extérieure du Védisme. Mais le livre de M. Bergaigne, malgré l'absence, et peut-être à cause même de l'absence de toute préoccupation historique, est la meilleure préparation pour rendre cette histoire possible ; il déblaye le terrain en écartant tacitement les idées anciennes sur l'antiquité prodigieuse du Rig : une œuvre telle que le Rig, dans l'état où nous la trouvons, suppose un développement qui doit nécessairement avoir laissé sa trace dans l'œuvre qui le résume, et la conviction s'impose qu'une analyse dirigée dans ce sens fera décidément entrer les Védas dans la classe des monuments historiques.

James DARNESTETER. — *Rapport annuel sur les travaux de la Société Asiatique, 1882-1883.*

LE PLONGEUR

CHANSON POPULAIRE (1)

I

- (a) Dessur le pont de Nantes
Ma landerirette
 Dessur le pont de Nantes
Ma landeriré
 Une jeune fille a pleuré
Ma landerirette
 Une jeune fille a pleuré
Ma landeriré.
- Qu'avez-vous, la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer?
- Les clefs de ma ceinture
 Dans la mer ont tombé.
- Que donneriez-vous, belle,
 J'irais vous les chercher?
- Cent écus dans ma bourse
 Tout prêts à les compter.
- Cent écus n'est pas grand chose
 Pour une vie à risquer.
- Le galant se dépouille
 Dans la mer a plongé.
- A la première plonge
 Les clefs ont derlingué.
- De sa deuxième plonge
 Les clefs il a touchées.

(1) Le lecteur remarquera que dans plusieurs versions du *Plongeur*, des fragments appartenant à d'autres thèmes sont venus se souder à la chanson, généralement à la fin.

Et de sa troisième plonge
Le galant fut noyé.
Son père qui est en fenêtre
Voit son fils se noyer :

Que Dieu bénisse les filles,
Les filles à marier,

Surtout il y en a une
C'est la fille du geôlier.

Taisez-vous, bonhomme,
Votre fils sera-t-enterré,

Par quatre-vingt-dix prêtres
Quatre-vingt-dix abbés.

Environs de Lorient (Morbihan).



(b) De Paris à Versailles
Lon la

De Paris à Versailles
Il y a de bell's allées
Vive le roi de France
Il y a de bell's allées
Vivent les mariniers.

Me promenant, rencontre,
Lon la

Me promenant, rencontre
Une belle à pleurer
Vive le roi de France
Une belle à pleurer
Vivent les mariniers.

Je lui demande, belle,
Lon la

Je lui demande, belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Vive le roi de France
Qu'avez-vous à pleurer ?
Vivent les mariniers.

Mon anneau d'or, dit-elle,
Lon la

Mon anneau d'or, dit-elle,
Dans la mer est tombé,
Vive le roi de France
Dans la mer est tombé,
Vivent les mariniers.

Que me donnerez-vous, belle,
Lon la

Que me donnerez-vous, belle.
Et je l'irai chercher
Vive le roi de France
Et je l'irai chercher
Vivent les mariniers.

Cent écus d'or, dit-elle,
Lon la

Cent écus d'or, dit-elle,
Et mon cœur à garder
Vive le roi de France
Et mon cœur à garder
Vivent les mariniers.

Au premier coup de plonge
Lon la

Au premier coup de plonge
Le sable il a touché,
Vive le roi de France
Le sable il a touché
Vivent les mariniers.

Au second coup de plonge
Lon la

Au second coup de plonge
La bague il a touché
Vive le roi de France
La bague il a touché
Vivent les mariniers.

Au troisième coup de plonge
Lon la

Au troisième coup de plonge
Le galant s'est noyé
Vive le roi de France
Le galant s'est noyé
Vivent les mariniers.

Arrondissements de Brest et de Morlaix
(Finistère). *Poésies popul. de la France*,
Mss. de la Bibl. nat., t. IV, feuillet 221.



(c) De Paris à Versailles
Lon la

De Paris à Versailles
Il y a de bell's allées
Vive le roi de France
Il y a de bell's allées
Vivent les écoliers.

Dans mon chemin rencontre
Une belle à pleurer.

Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

C'est ma bague, c'est ma bague,
Dans la mer est tombée.

Que me donnerez-vous, belle ?
J'irai vous l'attraper.

Cent écus de ma bourse
Je vais vous les compter.

A la première plongée
Rien il n'a touché.

A la seconde plongée
L'anneau il a touché.

A la troisième plongée
Le galant s'est noyé.

Son père à la fenêtre
Qui voit son fils noyé :

Faut-il pour une belle
Que mon fils soit noyé !

Consolez-vous, bonhomme,
Votre fils sera enterré,

Sur le haut de sa tombe
On mettra un laurier.

Ronde du Finistère. — *Poésies popul.*
de la France, Mss. de la Bibl. nat., t. IV,
feuillet 220.

(d) La fille au roi d'Espagne
Lura dondaine
Veut apprendre un métier
Lura dondé
Veut apprendre un métier (bis)

Elle veut apprendre à coudre
A coudre et à tailler.

Elle a fait trois chemises
Elle s'en va les laver.

Ell'a-t-un battoir d'or
Un lavoir argenté.

Du premier coup qu'elle frappe
Son lavoir a cassé.

Du second coup qu'elle frappe
Son battoir a cassé.

Du troisième coup qu'elle frappe
Ses anneaux sont tombés.

La fille était jeunette,
Elle se mit à pleurer.

Par le grand chemin passent
Trois jeunes cavaliers.

Ils ont demandé, belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

Ce sont mes beaux anneaux,
Dans la rive sont tombés.

Que donneriez-vous, belle,
A qui irait les chercher ?

Tout mon petit cœur en gage
Je vous le donnerai.

Le plus jeune se débotte
Dans la rive s'est jeté.

Du premier tour de nage
Les entendit trinquer.

Du second tour de nage
Les apporte à son pied.

Du troisième tour de nage
Le garçon s'est noyé.

N'allez pas dire au prince
Que je me suis noyé.

Allez plutôt lui dire
Que je me suis marié

A la plus jolie fille
Qu'il y a dans l'évêché.

Elle a les cheveux jaunes
Et les sourcils dorés

Et la bouche vermeille
Comme la rose au rosier

Et les mains bien plus blanches
Qu'une feuille de papier.

Chanson de l'arrondissement de Loudéac,
(Côtes-du-Nord) recueillie en 1855, par
M. Rousselet. *Poésies popul. de la France*,
Recueil manuscrit de la Bibl. nat., t. IV,
feuillet 284.

(e) *Falira la la* } *bis*
La fille du roi d'Espagne, }
Falira don dé } *bis*
Veut apprendre un métier. }

Falira la la } *bis*
Quel métier veut-elle prendre ? }
Falira don dé } *bis*
A coudre et à filer; }

Falira la la } *bis*
A faire la lessive, }
Falira don dé } *bis*
La faire et la laver. }

Falira la la } *bis*
La bell' prend sa courgette, }
Falira don dé } *bis*
Son beau battoir doré. }

Falira la la } *bis*
S'en va-t-à la rivière, }
Falira don dé } *bis*
C'était pour y laver. }

Falira la la } *bis*
Du premier coup qu'elle frappe }
Falira dondé } *bis*
Ses anneaux sont tombés. }

Falira la la } *bis*
Elle se retira sur l'herbette }
Falira dondé } *bis*
Sur l'herbette à pleurer. }

Falira la la } *bis*
Un cavalier il passe, }
Falira dondé } *bis*
Qui lui a demandé : }

Falira la la } *bis*
Qu'avez-vous donc, la belle, }
Falira dondé } *bis*
Qui vous fait tant pleurer ? }

Falira la la } *bis*
Je pleure mes amourettes, }
Falira dondé } *bis*
Mes anneaux sont noyés. }

Falira la la } *bis*
Que donneriez-vous, belle ? }
Falira dondé } *bis*
J'entre vous les chercher. }

Falira la la } *bis*
La moitié de ma bourse, }
Falira dondé } *bis*
Toute si vous voulez. }

Falira la la } *bis*
Le garçon remercie }
Falira dondé } *bis*
Dans l'eau va se jeter. }

Falira la la } *bis*
Du premier coup qu'il plonge }
Falira dondé } *bis*
Le sable a-t-apporté. }

Falira la la } *bis*
Du second coup qu'il plonge }
Falira dondé } *bis*
Les anneaux ont sonné. }

Falira la la } *bis*
Du troisième coup qu'il plonge }
Falira dondé } *bis*
L'beau garçon s'est noyé }

Falira la la } *bis*
Sa mère est aux fenêtres }
Falira dondé } *bis*
Qui voit son fils noyer. }

Falira la la } *bis*
Pleurez pas tant la mère, }
Falira dondé } *bis*
Nous le f'rôns enterrer. }

Falira la la } *bis*
Nous l' f'rôns porter en terre }
Falira dondé } *bis*
Par quatre-z-officiers }

Falira la la } *bis*
Nous mettrons sur sa tombe }
Falira dondé } *bis*
Un bouquet de laurier. }

Chanson de la Vendée. *Poésies popul. de*
la France, recueil manuscrit de la Bil. nat.,
t. VI, feuillet 426.

Se chante sur l'air de : *Digue don don dans les prisons de*
Nantes, tel qu'il est noté dans E. Rolland, *Recueil de chansons*
popul. t. I, p. 285.

E. R.

L'ARC-EN-CIEL

X

L'Arc-en-Ciel en Basque

- (1) *Uztargi*, de *uzta* "récolte, moisson", rarement "juillet", et de *argi* "lumière". Dialecte guipus-coan.
- (2) *Uztarri*, *arri*, ici, n'est pas pour *arri* "pierre", car *uztarri* n'est qu'une simple corruption de *uztargi*, corruption que j'ai trouvée dans le dial. haut-navarrais sept. de Lezama.
- (3) *Uztarku*, de *uzta* et de *arku* "arc". Biscailien.

Sur quelques points de la Bretagne le feu saint Elme est, d'après une opinion répandue, une âme en peine de noyé qui réclame des prières. Ailleurs, on le tient pour un esprit malfaisant :

*Ar Geler war ar mor,
Ann Ankou o c'houlenn digor.
Le feu Saint-Elme sur la mer
(C'est) la Mort qui demande ouverture.*

A l'île de Batz, si ce feu ou plutôt cet esprit se montre à proximité des habitations, l'alarme est vite donnée, et portes et fenêtres se ferment aussitôt. Les gens de ce pays lui attribuent une puissance de fascination des plus redoutables. Les malheureux, disent-ils, sur lesquels il l'exerce, tombent complètement à sa merci, perdant en même temps que le sentiment du danger toute force de résistance. Attirés par lui, comme l'oiseau par le serpent, ils le suivent partout où il lui plaît de les conduire, — sur les falaises, d'où il les précipite de roche en roche au fond de quelque gouffre noir, — dans la mer, où ils courent se jeter en croyant

continuer leur route sur la terre ferme. On ne saurait prendre trop de précautions pour éviter de se trouver à sa portée. Il est, toutefois, un moyen sûr de se soustraire à son influence, c'est de faire le signe de la croix dès qu'on l'aperçoit, mais il faut se hâter et l'on n'est pas toujours certain d'avoir à temps les mains libres.

L. F. SAUVÉ.

IV

Incantation contre le feu Saint-Elme.

La grossière et répugnante pratique que nous avons signalée plus haut d'après Solin (col. 115, c) se trouve confirmée et expliquée par un passage de Pline *Hist. Nat.* XXVIII, 23, où il est question de détourner la tempête, la foudre, et en général tous les accidents atmosphériques qui menacent les marins : Jam primum abigi grandines turbinesque contra fulgura ipsa mense nudato.

H. G.



LE PLONGEUR

CHANSON POPULAIRE

II

Versions d'Ille-et-Vilaine

- a) Au premier coup qu'il frappe (bis)
Son battoué a cassé -- *digue don ma don daine*,
Son battoué a cassé — *digue don ma dondé*.

La fille est désolée
Ell'se mit à pleurer.

Par le grand chemin passe
Beau jeune cavalier,

Qui lui demande belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

J'ai beau pleurer, dit-elle,
Mon battoué est cassé.

Que donneriez-vous, belle,
J'irais vous le chercher ?

J'ai cent écus-t-en bourse
Je vais vous les donner.

Le garçon se dépouille,
Dans la mer a sauté.

Du premier coup de nage
Il a très bien plongé.

Du second coup de nage
Au fond il est allé.

Du troisième coup de nage.
Le garçon s'est noyé.

La fille s'est écriée :
— Monsieur, vous vous noyez.

— Faut pas l' dire à ma mère
Que je me suis noyé.

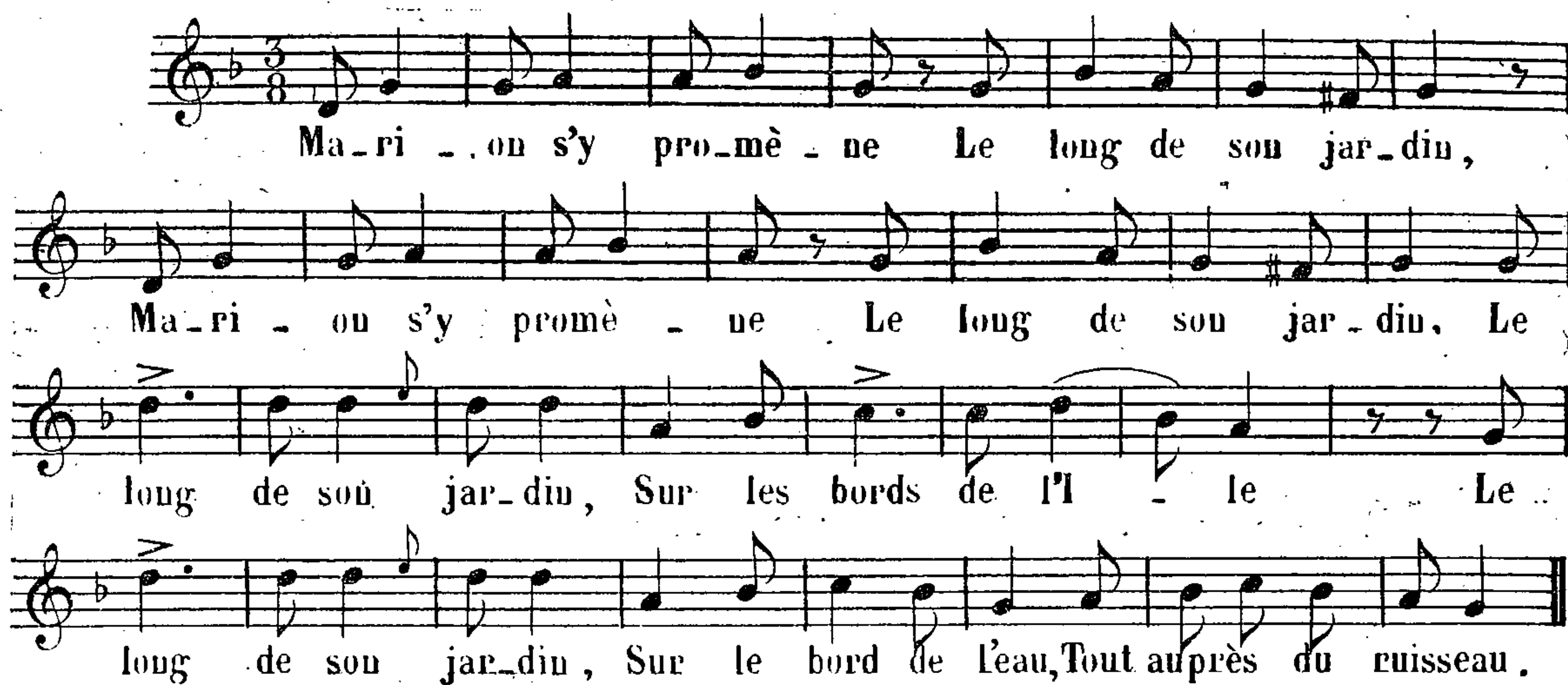
Faudra plutôt lui dire
Que je m'suis marié

O (*avec*) la plus bell' fille
Qu'il y'a dans l'évêché;

Ell'a les deux mains blanches
Comm' une feuil' de papier;

Ell' a la bouche vermeille
Comme la rose au rosier.

Chanson de Paimpont (Ille-et-Vilaine.)



Ma-ri - on s'y pro-mè - ne Le long de son jar-din,
 Ma-ri - ou s'y promè - ne Le long de son jar-din, Le
 long de son jar-din, Sur les bords de l'I - le Le
 long de son jar-din, Sur le bord de l'eau, Tout auprès du ruisseau.

b) Marion s'y promène } *bis*
 Le long de son jardin
 Le long de son jardin
sur les bords de l'Ille
 Le long de son jardin
sur le bord de l'eau
Tout auprès du ruisseau.

Ell' aperçoit une barque
 De trente matelots.

Le plus jeune des trente
 Chantait une chanson.

Votre chanson est belle
 J'aim'rais bien la savoir.

Mettez l' pied dans ma barque
 Je vous l'apprendrai.

Quand ell' fut dans la barque
 Ell' s'y mit à pleurer.

Qu'avez-vous donc, la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer?

Je pleur' mon anneau d'or
 Dans l'eau, qui est tombé.

Ne pleurez point, la belle,
 Je vous le trouverai.

Le premier coup qu'il plonge
 Il n'a rien apporté.

Le second coup qu'il plonge
 L'anneau a voltigé.

Le troisième coup qu'il plonge
 Le plongeur s'est noyé.

Chanson de Dourdain,
 canton de Liffré, Ille-et-Vilaine.

Ad. ORAIN.

PRIÈRES POPULAIRES

I

L'Or' à Dieu

Prière populaire du département de l'Allier
 Donnons, donnons du pain à Dieu;
 Nous apprendrons les Or' à Dieu;
 Les Or' à Dieu de Notre Seigneur.
 Je l'ai vu vivre, je l'ai vu mort
 Je l'ai vu vivre après sa mort;
 Sa mort, sa mort qu'était si belle
 Qu'elle éclairait comme petite chandelle
 Comme petite chandelle qu'était du ciel;
 Qu'elle éclairait comme une étoile.
 Bonne Vierge Marie allait devant,
 Plaignant son fils, montrant son sang.
 Regardez donc, mes braves gens!
 Ah! que de peines! que de tourments!
 J'ai plus de peine pour un des vôtres
 Qu'ou z'en avez trétous pour moi;
 Et les enfants n'ont pas sept ans
 Qu'on les entend ces p'tits méchants
 Jurant la mort, jurant le sang,
 Jurant la mort de notre enfant.
 Les père et mère en souffriront,
 Les pots d'enfer en bouilliront;
 Les pots d'enfer sont si profonds
 Qu'une pierre bénie porterait pas au fond.
 O quinze jours! ô quinze nuits!
 O quinze vendredis bénis!
 Bénissez qui qu' m'a nourri,
 Les Or' à Dieu qui qu' m'a-t-appris.
 O qui (1) les sait et qui les dit
 Mettra son âme en paradis,
 O qui les sait, qui les d'apprend (2)
 Mettra son âme en grand tourment.

L'abbé BOUDANT, *Histoire de Chantelle* (Allier),
 Moulins, 1862, p. 189.

Cette prière se trouve aussi dans les *Poés. pop.*
de la France, Mss. de la Bib. Nat., t. I, feuil. 9.
 Elle provient également de l'abbé Boudant.

(1) Celui qui.

(2) Désapprend.

celui qui les entend chanter ne devienne pas fou d'amour et ne se précipite pas dans la mer pour les rejoindre, il n'est qu'un moyen : s'amarrer à l'embarcation (*Almanach do Archipelago dos Açores*, 1866).

A. COELHO, *Revista d'Ethnologia*, Lisbonne, 1881,
p. 157 à p. 160.

L'EAU DE MER

III

La Mer et les Moustiques

Au commencement Dieu créa la mer et dans sa bonté il la fit d'eau douce, comme les eaux vives des fontaines et des sources. Dieu lui donna un vaste espace à remplir et la doua d'un merveilleux pouvoir au-dessus de toutes les autres créatures. Alors l'orgueilleuse mer, levant la tête jusqu'aux astres, poussa de terribles rugissements, fouetta ses rives de ses vagues et terrifia tout l'univers. Son arrogance croissant chaque jour, elle blasphéma et dépassant les limites que lui avait assignées son créateur, sourde à ses ordres, à ses censures, elle submergea la terre et détruisit tout être vivant sur la surface du globe. L'homme et toutes les créatures de Dieu, excepté les poissons, cherchèrent en vain un refuge et furent noyés dans les tourbillons des eaux furieuses.

Alors Dieu parla aux grandes eaux et leur dit : Ecoute, ô mer ! tu t'es ri de celui qui t'avait créée ; tu t'es rendue sourde à ma voix, tu as renversé les bornes que j'avais posées devant toi, et maintenant, voilà ! je vais créer le plus insignifiant des insectes ailés ; mais je vais le créer par essaims, par myriades innombrables et tu connaîtras que je suis ton maître et ton Dieu !

Ainsi, Dieu créa le moucheron et des nuées de mouchérons couvrirent la terre, mais le Seigneur dit à leurs essaims bourdonnants : « établissez-vous sur la face de la mer et buvez ses eaux. » Les mouchérons burent et la mer se dessécha. Oui la vaste mer disparut et s'anéantit dans l'estomac des chétifs mouchérons. Alors Dieu parla encore à la mer, contenue et cachée dans ces atomes et lui dit : « sais-tu, ô mer, connais-tu aujourd'hui que je suis ton Dieu et le maître de toutes choses ? » Et la mer se repentit et reconnut le Seigneur tout puissant. Alors Dieu dit aux mouchérons : « Vomissez les eaux que vous avez avalées ! » Les insectes obéirent et la mer retourna dans son lit. Mais les eaux depuis ont été salées comme elles l'étaient devenues dans l'estomac des mouchérons, Dieu ordonnant qu'il en fût ainsi, afin que la mer connût qu'il est le Seigneur et qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu.

Tradition des tribus berbères du Maroc,
DRUMMOND-HAY, *Le Maroc et ses tribus* (Trad. franç.)
1844, p. 304 (1).

(1) Nous avons eu connaissance de ce conte par une note du *Boletín folklórico esp.* 1885, p. 15.

LE PLONGEUR

VII

Version de Saint-Malo



C'était un ca-pi-taine Lon la, C'était



tait un ca - pi - tai - ne Qui sa-vait



bien nager. Digue don ma don dai-ne Qui sa-vait



bien nager Di-gue don ma don dé.

2. Dans son chemin rencontre — une belle à pleurer.
— 3. Qu'avez-vous donc, la belle, — Qu'avez-vous à pleurer ! — 4. Je pleure mon anneau d'or — qui est tombé au fond. — 5. Ne pleurez plus, la belle, — je vais vous le r'trouver. — 6. Le premier coup qu'il plonge, — le sable a rapporté. — 7. Le second coup qu'il plonge, — l'anneau d'or a sonné. — 8. Le troisième coup qu'il plonge, — le garçon s'est noyé. — 9. Que pleurez-vous la belle ? — mon amant qu'est noyé. — 10. Ne pleurez pas, la belle, — on le f'ra enterrer. — 11. Sur les coins de sa tombe, — un beau cierge allumé. — 12. Au milieu de sa tombe — un beau laurier planté. — 13. Sur la plus haute branche — rossignol a chanté. — 14. Chante, beau rossignol, — toi qui as le cœur gai. — 15. Le mien n'est pas de même, — il est bien affligé.

H. HARVUT.

NOTES DE BLASON (1)

1. — Le Blason de Paris (2)

Paisible demaine
Amoureux vergier
Repos sans dengier
Justice certaine
Science haultaine (3)
C'est Paris entier.

Les rues et églises de Paris, s. l. n. d. (fin du XV^e s.)

(1) Nous n'avons pas l'intention de commencer une enquête sur le *Blason populaire*. Ces quelques notes peuvent être considérées comme un simple supplément au *Blason populaire de la France* par H. Gaidoz et P. Sébillot, Paris, Cerf, 1884. M. Schuchardt vient de publier sur cet ouvrage un compte-rendu dans lequel on trouvera d'autres additions (*Voy. Literaturbl. f. germ. und rom. Philol.* février 1885, col. 70).

(2) C'est sous cette rubrique : *le blason de Paris*, que l'auteur anonyme du XV^e siècle donne la formule.

(3) Comparez dans *Mélusine*, I, c. 101 :

Paris sans science
Adieu la France.

P. 50. — *Le petit Mari*. Voici une var. de la Bretagne empruntée au *Rec. man. de la Bibl. nat.* (1) (t. V, f^{et} 570.)

Mon pèr' m'a donné un mari (bis)
Qui n'est pas plus gros qu'un' fourmi.
Refrain. Jean p'tit coquenovi,
Coquin, breton, joli
Jean p'tit coquenovi.

La premièr' nuit qu'o li j'couchis
Dedans la paille il se perdit.

Je pris ma fourche et fourchottis,
Fourchottis tant que l' trouvis.

Dessus le foyer je le mis
Et dans la cendre il se perdit.

Je pris mon crible et criblottis,
Criblottis tant que je l' trouvis.

Je pris ma seille et va-t-au puits,
Le petit diable me suivit.

Le petit diable me suivit
Et dedans le puits il tombit.

Je pris ma seille et seillottis,
Seillottis tant que je l' trouvis.

Dessus la porte je le mis,
La poule du curé l'avait.

Je pris la poule et l'étranglis,
Dans son gros boyau je l' trouvis.

Dessus la table je le mis,
Le diable vint qui l'emportit.

Au diable, au diable, les maris,
Surtout quand ils sont si petits !

Ah ! si jamais, je prends mari
N'en prendrai plus un si petit.

P. 72 et suiv. — *La visite à Isabiau* (airs n^o 23 et n^o 24). Elle se chante sur l'air suivant dans l'arrond. de Loudéac, Côtes-du-Nord (Voy. *Rec. man. de la Bibl. nat.*, t. IV, f^{et} 204) :

All^o

L'autre jour me print en vi-e D'al-ler

vèr mon I-sa-biau D'al-ler vèr mon

I-sa-biau Je mins pour al-ler la vè-ré

Tout c'que j'avions de plus biau Que les a-mou-

reux ont d'pei-ne Que les a-mou-reux ont d'maux

(1) La mélodie qui accompagne cette chanson ne nous a pas paru mériter d'être gravée.

P. 84. — *Sapergouenne* ! Je connaissais les fragments suivants de cette chanson.

1^o Var. du 9^e couplet :

Quand j' m'en feus voér ma maitresse
Mon Isabiau
Sapergoué !
Mon pèr' i m'dit : bis' gui la goule
Mais n' la mords pas.

(C'est un couplet d'une vieille chanson mancelle, cité dans Montesson, *Vocabul. du Haut Maine*, p. 95.)

2^o Var. du 10^e et du 11^e couplet :

Da, mà, d'auprès ed' ma cocotte,
J'tas point bälant ;
Je li faisäs de toute sorte
De quimpliments
Sapergouenne,
Je li faisäs de toute sorte
De quimpliments.
Je li parläs de nos chairettes
Et de nos bœufs
Et je li juräs que nos poulettes
Faisä des œufs
Sapergouenne
Et j' li juräs que nos poulettes
Faisä des œufs.

(Ces deux couplets en patois de la Haute-Bretagne se trouvent dans *L'homme de fer, roman par Paul Féval*. Ce romancier a plus d'une fois inséré des chansons du pays gallo dans ses œuvres ; avis à M. D. pour une prochaine édition.

P. 93. — *Le Testament de l'Ane*. Cf. la var. suivante, également de la Bretagne, tirée du *Rec. de la Bibl. nat.*, t. V, f^{et} 571 (1).

En m'en revenant de Guingamp
De la foire des ânes,
Dans mon chemin j'ai rencontré,
Hi hi hi han han han
Une âne (2) à demi-morte
Hi hi hi han han.

Son petit enfant court après
Hi hi hi han han han :
Ma mère êtes-vous morte
Hi hi hi han han ?

Nenni, nenni, mon cher enfant
Hi hi hi han han han
Car je remue encore
Hi hi hi han han.

Allez chercher Monsieur Cornant,
Hi hi hi han han han
Le notaire des ânes
Hi hi hi han han.

Que je fasse mon testament
Hi hi hi han han han
Aussi mon inventaire
Hi hi hi han han.

(1) Cette chanson est accompagnée de la mélodie. M. A. Loquin, à qui je l'ai communiquée, ne lui trouve aucun intérêt musical, c'est pourquoi nous ne l'avons pas fait graver.

(2) C'est ainsi qu'on appelle l'ânesse dans plusieurs patois.

Que je lègue à tous mes enfants
Hi hi hi han han han
 Ma croupe et ma crinière
Hi hi hi han han.

Et à quiconque ici présent
Hi hi hi han han han
 Mon auguste derrière
Hi hi hi han han.

P. 116. — *La Fille indécise*. Sur cette chanson, voy. la *Chanson illustrée*, 1^{re} année (1869), n° 32.

P. 121. — *Les Gants*. Le sens de cette chanson dont il y a nombre de variantes dans la France du Nord, reste tout-à-fait obscur jusqu'à présent. Il est intéressant pour l'histoire de la poésie populaire de constater qu'une chanson peut traverser des siècles, malgré le vague des paroles; la leçon suivante que je trouve dans la *Fleur de toutes les plus belles chansons qui se chantent maintenant en France*, Paris, 1614, in-32, n'est en effet pas plus claire, au moins en ce qui concerne la première moitié :

Mon père et ma mère
 N'ont que moy d'enfant ;

Ils m'y ont fait faire
 Un cotillon blanc.

Refrain :

Claudinette,
Je vous aime tant.

J'estoy trop petite
 Il m'estoit trop grand.

Je prens mes forcettes
 J'en roignay devant.

Et de la roigneure
 J'en ay fait des gans.

Mon pere le sceut
 Qui me battit tant.

Hola ho, mon pere,
 Frappez bellement.

Si la mere est grosse
 Qu'en peut mais l'enfant ?

Ce n'est pas d'un prestre
 Ni d'un moyne blanc,

C'est de mon amy Pierre
 Qui au bois m'attend,

Et pour moy endure
 La pluie et le vent.

Cette chanson se chantait probablement telle que nous la trouvons dans ce petit volume, depuis au moins un siècle. On voit combien est grande la tenacité de la tradition orale. — Voy. encore une var. messine dans *Lo Coudraie pè Chan Heurlin*, Metz, s. d., p. 16.

P. 124. — *Le Coucou de Mai*. On trouve dans le *Rec. man. de la Bibl. nat.*, t. IV, f° 248, une var. de cette ch. en patois des Côtes-du-Nord; elle diffère peu de celle de M. Decombe.

P. 135. — *Le Pâté de Rouen*. On trouve cette chanson moins complète dans *Les Français*, 1841, chapitre de la Normandie.

P. 139. — *Un Mari peu regretté*. Cf. la leçon suivante qui vient de Bretagne; la mélodie ne nous a pas semblé

mériter les honneurs de la gravure (*Rec. man. de la Bibl. Nat.*, t. IV, f° 340) :

Mon mari est bien malade
 En grand danger d'y mourir ;
 Je m'en fus chercher un prêtre
 Le plus savant du pays.

Refrain : *O gué lon la ladérette*
O gué lon la ladérira.

Je partis le premier de mars
 Et je m'en revins le vingt d'avri.

Quand je fus près du village
 J'entendis sonner pour li ;

Je mis un genou en terre ;
 Grand Dieu, je vous remercie !

De m'avoir donné un homme
 Et de m'le reprendre anui.

Quand j'arrivai à la ferme,
 Pourtant je jetai le cri.

Tout en bugniant comme un âne
 Je disais *De profundis*.

Je m'approchai du pauvre homme ;
 Hélas ! grand Dieu ! qu'est-ce que je vis !

J'avais bien cent aunes de toile
 Qu'ils ont mis à l'ensevelir.

Je pris mon couteau de table,
 Point à point j'la décousis.

Quand je fus devers la bouche
 J'avais pou qu'il me mordit.

Mais en continuant ma besogne
 V'là qu'mon couteau le piquit.

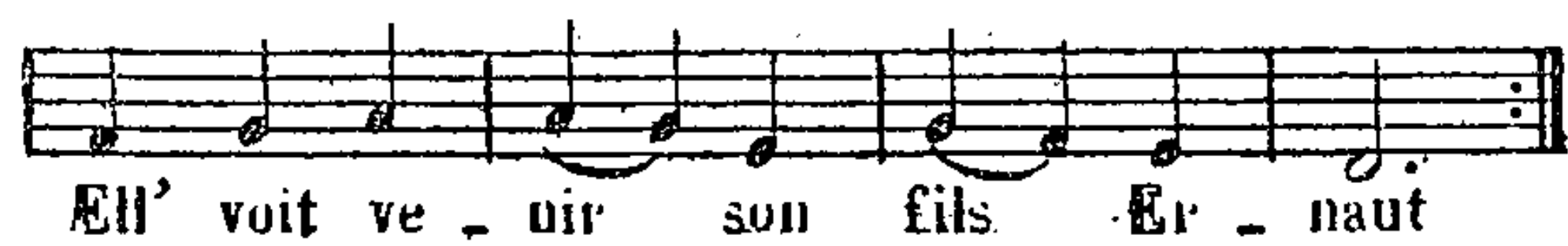
J'manquis d'en perdre la tête
 Quand j'vis l'défunt qui baillit !

A mon cou je mis mes jambes
 Et au galop je m'sauvis,

En passant par sur ma tête
 Mon plus grand chapelet bénit.

P. 253. — *Jean Renaud*. Aux nombreuses variantes déjà publiées dans différents recueils, ajoutez les suivantes.

a). — *Version du Limousin* (1) :



(1) Cette version m'a été communiquée par M. G. de Lépinay.

— Men fils, o faut te réjouï.
Ta femme at accouché d'in fils.
— De ma femme ni de men fils
Men cûr sarait se réjouï.

Ma mère, fasez fère in lit
Tot au pu haaut de quiau logis
Fasez lou haaut, fasez lou bas,
Mais que ma mie ontonde pas.

Si y trépasse vers ménit,
Que l'en m'onterre vers midi.
Et quand o sit sur le ménit,
Paauvre Jeon Renaud trepassit.

Mais quond o sit au matin jou,
Que la elloche sounait trejou :
— Mère, que veut dire ceci
Que les elloches sounont onsi ?

— Ma feille, o l'est in étronger
Dans la ville qui vut ontrer.
— Quand Jeon Renaud arrivera,
Porte cuverte trejou sera.

Mais quand o sit au matin jou
Que les valets criant trejou :
— Mère, que veut dire ceci,
Que les valets criont onsi ?

— Ma feille, le cheveu morea
S'etranglit anit au ratea.
— Quond Jeon Renaud arrivera
Gl'en aménera pus beas que ça.

Mais quond o sit au matin jou
Que les breillons criant trejou :
— Mère, que veut dire ceci,
Que les breillons criont onsi ?

— Ma feille, o l'est in bea linceu
Qu'à la buaie all'ont perdu.
— Quond Jeon Renaud arrivera
Apportera pus beas que ça.

Mais quond all'allit on les chomps
Que les bregères chontiant :
Velà la dame de la cour,
Sen houme est mort dompis un jour ;

A sen état, on quiau moument,
Le ner irait mieux que le blonc.
— Mère, que veut dire ceci,
Que quiés feilles chontont onsi ?

— Ma feille, o l'est qu'a ve disont
Que le ner va mieux que le blonc.
— Quand Jeon Renaud arrivera,
Me vestirai bé mieux que ça.

Mais au logis quond a rontrit
Les gas portiant sen mari.
— Mère, que veut dire ceci,
Que quiés houmes portont onsi ?

— Chère feille, o l'est in onfont
Que non porte à baptisemont.
Quand Jeon Renaud arrivera,
Tot baptiser onfont faudra.

Mais à l'église a se rondit,
Voisit le corps de sen mari.
— Ah ! mère, vous m'avez caché
La mort de men Renaud aimé.

Adieu chatea, radieu pllais !
Y m'en retorne on men païs.
— Dons ten païs, si te t'on vas
Ten onfont qui le sognera ?

— Mère, garderez men onfont,
Et l'éleverez sagement.
Veci la clle de men logis,
Et démézy (1) tot est à li.

— Et le sér même a s'onongit
Et le jour d'omprès trepassit.

P. 276. — *Les trois Clercs*. Aux références ajoutez :
Mélusine, tome II, colonne 212.

P. 270. — *Sainte Marguerite*. Pourquoi donner ce titre à la chanson ? Sainte Marguerite n'a rien à faire avec cette légende. Il est vrai qu'il y a dans la deuxième leçon : *Voulez-vous éouir la vie de — Sainte Marguerite*. Mais ce sont sans doute les deux premiers vers d'une complainte concernant cette sainte qui sont venus se souder à un tout autre thème. Ce fait est fréquent dans l'histoire de la poésie pop. Le vrai titre de la chanson est : *La blanche Biche*.

Comparez les deux var. suiv. empruntées la première (2) à un Recueil de Nouvelles, *Les Derniers Pay-sans*, par Emile Souvestre et la seconde (3) à l'*Histoire de la ville de L'Aigle* (dans le Perche), par Vaugois (1841, p. 584.)

a). — *Version Souvestre*

Celles qui vont au bois
C'est la fille et la mère ;
L'une s'en va chantant
L'autre se désespère
— Qu'avez-vous à pleurer
Marguerite, ma chère ?

J'ai un grand ire au cœur
Qui me fait pâle et triste,
Je suis fille sur jour
Et la nuit blanche biche,
La chasse est après moi
Par haziers et par friches.

Et de tous les chasseurs
Le pire, ma mère, ma mie,
C'est mon frère Lion ;
Vite, allez qu'on lui die
Qu'il arrête ses chiens
Jusqu'à demain ressie.

— Arrête-les, Lion,
Arrête, je t'en prie !
Trois fois les a cornés
Sans que pas un l'ait ouï.
La quatrième fois
La blanche biche est prie.

Mandons le dépouilleur
Qu'il dépouille la bête.
Le dépouilleur a dît :
Y a chose méfaite,
Elle a seins d'une fille
Et blonds cheveux sur tête.

(1) *Démézy* signifie : *A partir d'aujourd'hui*.

(2) Elle vient probablement de la Bretagne.

(3) Elle a été recueillie à Tourouvre, départ. de l'Orne.

Quand ce fut pour souper :
Que tout le monde vienne vite
Et surtout, dit Lion,
Faut ma sœur Marguerite ;
Quand je la vois venir
Ma vue est réjouite.

— Vous n'avez qu'à manger,
Tueur de pauvres filles,
Ma tête est dans le plat
Et mon cœur aux chevilles ;
Le reste de mon corps
Devant les landiers grille.

Le bras du dépouilleur
Est rouge jusqu'à l'aisène :
Dans le sang que ma mère
Avait mis dans nos veines,
J'ai laissé boire mes chiens
Comme à l'eau des fontaines...

Pour un malheur si fier
Je ferai pénitence,
Serai pendant sept ans
Sans mettre chemise blanche
Et j'aurai sous l'épin',
Pour toi, rien qu'une branche.

b). — *Version Vaugeois*

Celles qui sont au bois
C'est la mère et la fille ;
La mère y va chantant
Et la fille soupire.
Qu'avez-vous à pleurer,
Marguerite, ma fille ?

J'ai un grand ire en moi
Je n'ose vous le dire ;
Je suis fille sur jour,
Et la nuit blanche biche ;
La chasse est après moi,
Les barons et les princes ;

Et mon frère Lion
Qui est encore le pire ;
Allez, ma mère, allez
Bien promptement lui dire
Qu'il arrête ses chiens
Jusqu'à demain ressie.

— Bonjour, bonjour, mon fils.
— Ah ! bonjour, donc, ma mère.
— Où sont tes chiens, Lion ?
Dis-le moi, je te prie.
— Ils sont dans la forêt,
Après la blanche biche.

— Arrête-les, Lion,
Arrête, je t'en prie.
— Trois fois les ai cornés
Sans que pas un l'ait ouï.
La quatrième fois
La blanche biche est prise.

Mandons le dépouilleur
Qu'il dépouille la biche.
Celui qui la dépouille,
Dit : je ne sais que dire,
Elle a les cheveux blonds
Et le sein d'une fille ?

Quand ce fut pour souper
Tout le monde y est-il ?

Oh ! non, répond Lion,
Faut ma sœur Marguerite.....

— Vous n'avez qu'à manger,
J'suis la premièr' servie,
Ma tête est dans le plat
Et mon cœur aux chevilles ;
Le reste de mon corps
Il est dans la cuisine...

Lion sortit dehors
Comme un homme bien triste.
Faut n'avoir qu'une sœur
Et l'avoir détruite !.....

J'en suis au désespoir
J'en ferai pénitence,
Serai pendant sept ans
Sans mettre chemis' blanche,
Et coucherai sept ans
Sous une épine blanche.

Il est regrettable qu'aucune des variantes connues jusqu'ici ne soit accompagnée de la mélodie.

P. 135. — *La Mort de l'Amante*. Voy. dans *Mélusine*, I, c. 389, une variante du Morbihan.

Je termine en souhaitant que M. D. ne se borne pas aux cantons de la préfecture d'Ille-et-Vilaine, mais qu'il comprenne dans ses prochaines collections toute la Haute-Bretagne. Enfin, je lui demanderai d'une façon toute particulière ainsi qu'aux autres Folkloristes de la Haute et de la Basse-Bretagne, de rechercher l'original ou les variantes de la légende bretonne(?) (1) que Richepin a intercalée dans *La Glu* (2) et que Thérèse dans ces derniers temps chantait tous les soirs à l'Alcazar sur un air soi-disant populaire (3). Voici la poésie de Richepin :

Y avait un' fois un pauvr' gas
Qu'aimait cell' qui n'l'aimait pas.
Ell' lui dit : Apport'moi demain
L'cœur de ta mère pour mon chien.

Va chez sa mèr' et la tue
Lui prit l'cœur et s'en courut ;
Comme il courait, il tomba
Et par terre le cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait
Entendit l'cœur qui parlait
Et l'cœur disait en pleurant :
T'es-tu fait mal, mon enfant ?

EUGÈNE ROLLAND.

(1) Une personne qui paraît bien informée m'assure que la légende n'est pas bretonne ; elle croit qu'elle est d'origine slave et que les vers sont de la facture de Richepin. Espérons que quelque lecteur de *Mélusine* nous renseignera, à cet égard, d'une manière précise.

(2) *La Glu*, drame représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu le 27 janv. 1883.

(3) De la composition de M. Georges Fragerolle. On trouve cet air chez Enoch frères et Costallat, éditeurs, 27, Boulevard des Italiens. 4 p. in-4°. Prix : 1 franc.

et des esprits ou des effluves qui, lancés comme des javelots ou des flèches empoisonnées, corrompent le corps entier; et sans que rien n'y puisse mettre obstacle, ils infectent de leurs pernicieuses propriétés non-seulement les hommes et les animaux, mais les arbres et les champs, et les réduisent au néant... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la nature insère tant de force dans les yeux? (B. CODRONCHUS, *de Morbis venificis ac veneficiis*, 50-52. — Venise, 1595.)

L'œil fait acte de grande puissance magique. En effet, si les regards de deux hommes se rencontrent, pupille contre pupille, la vue la plus ardente obscurcit l'autre et force l'individu à baisser les yeux... On dit que le regard du basilic tue parce que les esprits ardents et empoisonnés qui en sortent pénètrent en nous par notre inspiration et nos yeux. On dit que les yeux fécondent les œufs, chez la tortue, par exemple... Ceux qui regardent avec trop d'attention ou de tendresse des arbres délicats ou des enfants, les frappent de mort. Celui qui admire quelque chose élève ses sourcils afin que les yeux s'ouvrent plus grands..... et par cette ouverture émet des esprits très avides des choses désirées ou admirées; ces esprits, mis immédiatement en rapport avec les choses délicates par les pores de celles-ci et l'air infecté, agissent comme dans la génération et de la même façon que le venin du chien enragé qui, pénétrant en nous, transforme nos humeurs par ses esprits. (TH. CAMPANELLA, *de Sensu rerum*, liv. IV, ch. XV, 326. — Francfort, 1620.)

Ce n'est pas seulement dans le bas peuple qu'on trouve une superstition grossière: elle a monté plus haut; seulement l'aristocratie napolitaine n'est pas si en arrière des idées du siècle qu'elle ne soit sceptique en religion. C'est à la *jettatura* qu'elle croit. La jettatura est le démon de la noblesse, dont la vanité est le dieu. Par la jettatura, qui répond à notre sorcellerie, un sort est jeté sur un individu, une famille, un nom tout entier, et c'est une fatalité qui met au ban de la société et relègue parmi les parias. (C. FLANDIN, *Etudes et Souvenirs de voyages en Italie et en Suisse*, I, 26. — Paris, 1838.)

Les Romains croient fort au mauvais œil, à la *jettatura*. (P. DESMARIE, *Mœurs italiennes*, 27. — Paris, 1860.)

Ce serait peut-être ici le lieu de vous entretenir des croyances particulières qui ont survécu à Naples à la ruine des anciens cultes et de vous montrer.... partout le Napolitain, pauvre ou riche, cherchant de l'œil et avec inquiétude, l'homme au teint blafard et aux lunettes bleues, dont le regard lui porterait malheur, et dirigeant vers lui les cornes préservatrices de la jettatura....

On n'a pas idée du degré auquel les Italiens poussent encore cette superstition, ni des personnages augustes accusés d'être des *jettatori* et qu'ils n'abordent qu'avec les précautions les plus minutieuses et les plus étranges. Des gens absolument dignes de foi me racontent, à ce sujet, des détails de la cérémonie nuptiale d'une personne royale, porphyrogénète, prenant des précautions contre la *jettatura*, qu'elle attribuait à une autre personne plus auguste encore, et qui sont vraiment de l'autre monde. Le respect m'empêche de vous les exposer dans cette lettre: Quand je vous les dirai à l'oreille, vous n'en reviendrez pas. Les vieilles croyances se survivent dans les mœurs: *surperstition*, c'est bien dit. (L. DU BOIS, *Lettres sur l'Italie et ses musées*, 29, 194. — Bruxelles, 1874.)

(A suivre).

J. TUCHMANN.

LES CHANSONS POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

II

1. — A propos du Recueil de Chansons d'Ille-et-Vilaine de M. L. Decombe

En faisant l'analyse de l'excellent recueil de M. L. Decombe (Voy. ci-dessus col. 296 et suiv.), nous avons laissé passer l'occasion de signaler certaines variantes à deux des plus importantes chansons de sa collection. Nous allons réparer cet oubli. Il s'agit 1° de la légende de la *blanche Biche* (Voy. *Recueil Decombe*, p. 270 à p. 274 et *Mélusine*, II, col. 306); 2° de la *Cané de Montfort* (*Recueil Decombe*, p. 360 à p. 379).

De chacune de ces chansons, nous donnons aujourd'hui une version nouvelle.

a). — LA BLANCHE BICHE

Version de l'arrondiss. de Neufchâtel (Seine-Inférieure).

En allant à la lessive
Jeune fille craintive
Dit: Mère, j'ai un mal
Que je n'ose vous dire.

— Fille, c'est mal d'amour.
— Non, ma mère. De jour
Je suis bien votre fille:
La nuit c'est blanche biche.

Et tous les chiens du roi
Toujours courent après moi;
Mais les chiens de mon frère
C'est encore bien pire.

Ma mère, allez bien vite,
Lui dire qu'il les siffle.
— Dis moi, mon fils Renaut,
Où sont donc tous tes chiens?

— Ils sont tous dans le bois
Qu'ils chassent blanche biche.
— Mon fils, siffle les vite,
Ce n'est point une biche.

Renaut prend son cornet
Par trois fois les resiffle,
Mais la troisième fois
La blanche biche est prise.

Qu'on la fasse rôtir
Pour en donner au roi;
Nous prierons ses barons
De venir en manger.

Nous voilà tous assis
Mais ma sœur Catherine
N'est pas là!... — Oui, mon frère,
Oui, mon frère, j'y suis;

Dans tes beaux plats d'argent,
Sur la table suis mise...
Le frère s'évanouit
Et la mère s'écrie:

N'ai plus ni fils, ni fille !
— Oui, mère, vous m'avez ;
De nuit, suis blanche biche
Et de jour, votre fille (1).

Chanson publiée dans un journal normand par l'abbé
Decorde, antérieurement à 1854 et reproduite dans
Poésies populaires de la France, Ms. t. II, p. 35.

b). — CHANSON DE LA CANE

Version de Bengy-sur-Craon (Cher)

Ah ! c'est la fill' d'un joaillier (bis) (2)
A ne sut (3) pas sitôt coiffée
Que trois soldats l'ont emmenée.

Son pée va toujours la cherchant : (bis)
— Bounes gens, rendez mi ma fille,
Je vous donrai des cents, des mille.

— Mon bon vieux, renr'tournez vous en ! (bis)
Car si je mets le pied en arriée
Je vous ferai rem'ni poussée.

— Mon p'tit papa, r'tournez-vous-en ! (bis)
J'y ses (4) un' fill' abandonnée
C'est pour mouri dans les armées.

Ils ne surent point dessus les ponts : (bis)
— Messieurs, pour m'y mett' diors des peines,
Dites-moi donc là c' qu'on m'y mène.

Les trois soldats l'y répounont : (bis)
— A la chambre à nout' capitaine ;
Voilà, la bell', là c'qu'on t'y mène.

De tout loin qu'il la voit ment (5) (bis)
— Ah ! c'est donc ça, c'tte si gent' fille,
Qu' 'là si longtemps qu' mon cœur désire !

A ne sut pas dans le châtaiu : (bis)
— Ah ! c'est donc ça, c'tte maudie chambre
Où mon grand Dieu faut que j'offense !

Non, non, bell', tu l'offens'ras pas : (bis)
Tu prieras Dieu et Nouter-Dame
Qu'a t'y fasse remeni cane.

Ah ! la parole fut point lâchée, (bis)
La cane alle a pris sa vôle
Dans un étang s'est en allée (6).

(1) Au dernier moment, je retrouve dans mes notes une version poitevine inédite :

1. Qu'as-tu à soupirer, — Marguerite, ô ma fille ? *Refrain* :
ô mon Dieu, donnez-moi — ce que mon cœur désire. — 2. Ce
que j'ai à soupirer — je puis enfin le dire ; — 3. Je suis fille,
le jour — et la nuit blanche biche ; — 4. Et les chiens de Re-
naud — sont toujours à me suivre. — 5. Allez, mon père,
allez, — allez-vous en lui dire. — 6. Arrête tes chiens, Renaud,
— car ta sœur Marguerite, — 7. Est fillette le jour — et la
nuit blanche biche. — 8. Les chiens ont tant couru — qu'ils ont
tué Marguerite. — 9. Ta place, ô mon Renaud, — dans l'enfer
est écrite ; — 10. La mienne au paradis — est près de Marguerite.

(2) Variante : Ah ! c'est la fill' d'un martinet... Autre var. :
Ah ! c'est la fill' d'un marquis... Autre var. : Ah ! c'est la fill'
d'un géolier...

(3) Sut, e.-à-d. fut.

(4) Je suis.

(5) Venir.

(6) Une variante recueillie aux environs de Saint-Florent

Avant (1) chargé fusils, canons, (bis)
Tiré plus de sept cents coups d'armes
Sans pouvoir aborder la cane (2).

La cane y dit par son latin : (bis)
— Tant que ce monde y sera monde,
Dans cet étang j'y ferai rond.

Chanson recueillie par M. de Laugardière, avant 1857. —
Poésies pop. de la France, MS. t. II, f^o 63.

2. — L'Oie échaudée

Chanson du département des Côtes-du-Nord

Il est difficile de dire à quel cycle se rattache cette
chanson, dont nous ne connaissons pas de variante.
A-t-elle un rapport avec la légende de la Cane de
Montfort ? De nouvelles versions recueillies dans le pays
apporteraient peut-être quelque éclaircissement.

Mon père il m'a mariée (bis)
Il m'a donné pour partage
Gai fala diguedon dondaine
Lan fala diguedon dondé.

Il m'a donné pour partage
Une oie et son plumage
Gai fala, etc...

Je l'ai prise et je l'ai plumée
Et dans le pot je l'ai jetée.
Elle n'était pas à demi chauffée
La pauvre bête s'est envolée
Par le trou de la cheminée
Dans le vivier s'en est allée ;
Compère le jars l'a rencontrée.
D'où t'en viens-tu, pauvre égarée ?
Ah ! je viens d'une chaude assemblée !
J'ai perdu mon foie, ma courée.

J'ai perdu mon foie, ma courée
Et ma jolie tête chuppée
Gai fala diguedon dondaine
Lan fala diguedon dondé.

Poésies pop. de la France, Ms., t. II, f^o 29.

5. — Les Regrets du Soldat mortellement blessé

J'ai recueilli en Bretagne (dans les environs de
Lorient) la chanson française suivante, que j'avais au-
paravant entendu bien des fois chanter à Paris (3) par
un vieillard qui allait mendier dans les cours des mai-

(Cher) par M. Duchapt, conseiller à la Cour impériale de Bourges,
(qui a formé une collection de curieuses chansons pop.) donne
avec un mot berrichon toutefois, le couplet cité par Château-
briand :

Elle a passé par une grille
Dans un étang plein de nentille.

(1) Ils ont.

(2) Var. recueillie aux environs de Saint-Florent : *Ils ont bien*
tiré cent coups d'armes — sans avoir abuté la cane. Voy. *Gloss.*
du Centre par Jaubert, I, 38.

(3) Il y a à Paris beaucoup plus de folklore à recueillir qu'on
ne se l'imagine.

sons, il y a de cela une douzaine d'années. J'ai eu le plaisir d'en retrouver une variante dans un ouvrage canadien.

a). — *Version de la Bretagne*

Le vingt-et-un du mois d'avril
Le jour que nous devions partir,
Nous devions partir pour l'Algère (1)
Pour être des soldats de guerre.

L'Algère, quand nous sommes arrivés,
On nous a mis tous à tirer
En avant comme en arrière,
Le sang coulait comme une rivière.

Le colonel a demandé :
— Y a-t-il quelqu'un d'nous d'blessé ?
— Oui, oui, mon colonel,
Y a notre capitaine.

— Mon capitaine, mon bon ami,
As-tu le regret de mourir ?
— Le seul regret que j'ai-z-au monde
C'est de mourir sans voir ma blonde.

— Ta blonde, on l'enverra chercher
Par quatre de nos officiers ;
Quatre officiers de la marine
Iront aux quatre coins de la ville.

Sa blonde, quand il la voit venir
De pleurer il ne peut se tenir ;
— Ne pleurez pas tant, ma blonde,
Car ma blessure est trop profonde.

— Je gagerai mon jupon blanc
Mon anneau d'or et mon diamant
Galant, pour guérir ta blessure.

— Ne gage rien, ma jolie blonde,
Car ma blessure est trop profonde ;
Demain avant qu'il soit midi
Tu me verras enseveli
Tu me verras porté en terre
Par les honneurs de la guerre.

b). — *Version du Canada*

Le vingt-cinq avril, je dois partir
Pour naviguer sur l'*Amérique*
Bonne frégate populaire.
Quand nous fûmes *enchaloués* (2)
Fallut hisser pavillon blanc
Couleur de la France
Ma belle, pour vivre en assurance.

Et quand nous fûmes en pleine mer
On vit venir trois gros navires
Courant sur nous à grand furie.
Trois coups de canon ont tiré
Visant notre gaillard d'arrière
Sans aucun mal purent nous faire.

Le capitaine s'est écrié :
— Y a-t-il de nos gens de blessés ?
— Ah ! oui, vraiment, mon capitaine,
Regarde donc le contre-maître.

(1) L'Algérie.

(2) Ce mot vient probablement de l'anglais *shallow*, 'hant-fond'.

— Mon contre-maître, mon bon ami,
Aurais-tu du chagrin de mourir ?

— Tout ce que je regrette au monde
C'est le joli cœur de ma blonde.
— Ta blonde nous l'enverrons chercher
Par trois soldats de l'*Amérique*.
Tout loin qu'elle les voit venir
Ses pleurs elle ne peut retenir.

— Ne pleurez pas, jeune galante,
Sur la blessure qui me tourmente.
— Je vendrai robes et jupon
Et mon anneau, puis ma coiffure
Galant, pour guérir ta blessure.

— N'engage rien de ton butin ;
N'engage rien dedans ce monde
Car ma blessure est trop profonde.
Sur les deux heures après minuit
Le beau galant rendit l'esprit :
— Adieu la brune, adieu la blonde
Moi je m'en vais dans l'autre monde.

FAUCHER DE MAURICE, *A la Brunante* (1) (roman canadien). Montréal, 1874.

E. R.

LA FILLE AUX MAINS COUPÉES (2)

II

Version de la Basse-Bretagne

Dans un village, habitaient deux orphelins, un frère et une sœur ; le frère s'appelait Pierre, la sœur Hélène. Pierre se maria. La femme qu'il épousa était méchante et jalouse, et, dès qu'elle entra dans la maison de Pierre, elle prit en haine sa belle-sœur ; Hélène était bonne... Un an se passa, et Pierre devint père d'une petite fille.

« Hélène sera sa marraine ! dit-il.

— Comme vous voudrez ! » répondit sa femme, en jetant un œil méchant sur la pauvre fille.

La petite Hélène grandit, et quand elle fut capable de former des mots, elle essayait toujours de bégayer celui de sa bonne marraine. La méchante femme de Pierre en fut indignée.

« Va-t-elle encore, l'hypocrite, s'écriait-elle avec rage, va-t-elle m'enlever l'affection de mon enfant, comme elle m'a enlevé l'amour de mon mari?... Je trouverai bien le moyen de chasser cette créature perfide de ma maison. »

Un jour, elle alla trouver son mari :

« Voyez, lui dit-elle, c'est moi qui fais tout l'ouvrage ; votre sœur se promène quand votre femme est épuisée de fatigue ; elle se croise les bras du matin au soir, tandis que je fais sa besogne et la mienne. Chassez-la

(1) Ce joli mot français-canadien qui manque à notre langue signifie : *à la brune, sur le soir*. Les Normands ont une expression analogue : *sur la sotrante*. Voy. *le Magasin normand*, 1864, p. 124.

(2) Ce conte a été raconté à l'auteur, il y a quelque douze ou quinze ans, par une paysanne du pays de Cornouailles.

LES CHANSONS POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

III

La *Société académique de Nantes*, en 1857, avait mis au concours un prix en faveur du meilleur mémoire qui lui serait adressé sur les chansons pop. du pays Nantais (1). Armand Guérard, libraire à Nantes, adressa à la Société un manuscrit intitulé *Recueil de chants popul. du Comté Nantais et du Bas-Poitou*. Ce travail fort bien fait, paraît-il, n'a pas été publié, l'auteur étant mort au moment où il allait le livrer à l'impression (2) (vers 1863). Il avait fait appel aux personnes de bonne volonté de la contrée.

M. C. P. (de Savenay), entre autres, lui avait fourni un certain nombre de documents. En 1884, M. P. ne voyant rien venir (3), comme sœur Anne, s'est décidé à imprimer ce qu'il avait colligé et nous devons lui en savoir gré. Le titre de son ouvrage est :

Chants populaires de la Haute-Bretagne recueillis par un Guérandais de 1809 habitant Savenay depuis 50 ans. Savenay, imprimerie librairie de J. J. Allair, 1884, in-8° de 64 pages, prix : 1 franc. [Il n'y a pas de musique notée].

Voici à propos de cette publication, quelques observations et quelques variantes :

P. 5. — *Ce sont les gas de Guérande...* — Cette chanson se trouve plus complète dans Rolland, *Rec. de chans. pop.* I, p. 285 (deux versions avec les airs notés).

P. 6. — *Si j'avais-t'une arbalette...* — Comp. Bujeaud, *Chants de l'Ouest*, I, 139.

P. 7. — *Passant par Paris, vidant ma bouteille...* — Encore une de ces nombreuses chansons obscures qu'on n'arrivera à comprendre qu'à force de variantes. J'en ai recueilli une dans un pays voisin (environs de Lorient); j'en dois une autre du Bas Limousin, à mon ami M. G. de Lépinay : Les voici toutes deux :

a). — *Version des environs de Lorient (Morbihan).*

En passant par Paris
Vidant ma bouteille
Trois de mes amis
M'ont dit à l'oreille,
Vigneron dondon
Vigneron dondaine

Trois de mes amis
M'ont dit à l'oreille :
Prends y garde à toi
Car on te coupera l'herbe

L'herbe dessous tes pieds
De ta jeune maitresse.
Coupe qui voudra
Je m'en soucie guères.

(1) Voy. *Annales de la Société académique de Nantes*, t. XXVIII (1857), p. 646-649; t. XXIX (1858), p. 598.

(2) Nous croyons qu'il est déposé à la Bibliothèque de Nantes.

(3) Ce n'est pas le seul grand recueil manuscrit de chans. popul. resté inédit. C'est, à notre connaissance, le quatrième ou cinquième dans ce cas.

J'ai eu de son cœur
La fleur la plus belle;
Elle a eu trois garçons
Tous les trois capitaines.

Il y a un à Paris
L'autre à La Rochelle
Et l'autre à Lorient
A caresser les belles

Et l'autre à Lorient
A caresser les belles
Et moi je suis ici
A caresser la mienne.

b). — *Version des environs de Brive (Bas-Limousin).*

— 1. Choun tréis galans — venoun dé l'armado — chi portoun ré — qu'una tsanchoun novèlo. — 2. N'y o un qué lo dit — et l'aoutré lo dechclairo — et l'aoutré l'echerit — sur l'archoun dé cho chélo. — 3. Vous aoutrés galans — qu'avés de mias belas — las tsandzias pas — per d'aoutres de pu belas. — 4. Iéou vourguéri tsandza, — préguéri lo mio grouïcheto. — Pel prumié chér que couïdzi en d'ello — y aï damanda : — s. Bello, chés vous fidelo? — Chio fidelo ou noun — galan, que n'as a faïré? 6. Iéou n'aï tréis efans, — n'aï un à Lyoun — et l'aoutré à Lo Routsèlo — et l'aoutré es en iéou. — 7. Aquel que mé faï peno — et chi plait à Dieou-fuguéchi iéou delivréio.

Traduction. — Sont trois galants, venant de l'armée, si (mais) ne portent rien qu'une chanson nouvelle. Il y en a un qui la dit et l'autre la chante et l'autre l'écrit sur l'arçon de sa selle. Vous autres galants qui avez de belles mies, ne les changez pas pour d'autres plus belles. Moi, je voulais changer, je pris la mienne enceinte. Pour le premier soir que je couche avec elle, je lui ai demandé : belle ; êtes vous fidèle ? — Que je sois fidèle ou non, galant, qu'as-tu à en faire ? — Moi, j'ai trois enfants, j'en ai un à Lyon et l'autre à la Rochelle et l'autre est en moi. Celui-là me fait peine et, s'il plaît à Dieu, fussé-je moi délivrée !

Si cette histoire, ami lecteur, ne vous semble pas très claire, reportez-vous à la version publiée par M. Guillon, *Chansons de l'Ain*, p. 615 et... vous comprendrez encore bien moins (1) ! Les derniers couplets de cette dernière sont tout à fait étranges.

Comme on pourra le voir maintes fois par la suite, presque toutes nos chansons populaires françaises sont de véritables énigmes.

P. 9. — *Oh! dis, mon Pierre...* — Cette chanson semble formée de débris appartenant à trois ou quatre chansons différentes !

P. 10. — *En m'en revenant...* — Thème peu connu jusqu'ici. Il s'agit d'un gourmand qui mange du gâteau

(1) Cette chanson doit aussi exister en Gascogne car on en trouve un fragment dans ANGE PECHMÉJA, *Rosalie* (nouvelle gasconne) Paris, 1868 :

J'ai dormi trois ans
Trois ans avec elle
Dans de beaux draps blancs
Garnis de dentelle.

Comparez le cinquième couplet de la version Guillon.

sans en donner à son chien. Aussi quand Messire Loup apparaît, le chien laisse son maître se débrouiller comme il l'entend sans lui porter secours.

P. 11. — *Trois garçons de mon village...* — Encore une chanson dont le sens primitif n'est pas des plus limpides. Ce qui peut nous consoler, c'est qu'il y a deux cent cinquante ans nos ancêtres n'étaient guère mieux informés que nous, car la version suivante imprimée en 1633 n'est ni plus complète ni plus explicite :

Il estoit une fillette
Qui se vouloit marier
A un jeune gentilhomme
Qui estoit fort à son gré ;

Refrain : *Revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'aurez.*

Mais sa mère luy a dit
Que ce n'est sa volonté.

La fille a dit à la mère
Qu'elle se veut marier.

Va-t-en donc, méchante garce, (1)
Va-t-en donc le rappeler.

La fillette fut habile
Elle sauta le fossé ;

Advisa son gentilhomme
Qui avoit le dos tourné,

La fillette estoit tendrette
Elle se prinst à pleurer.

Qu'avez-vous, la belle fille,
Qu'avez-vous à souspirer ?

Voilà monsieur votre père
Qui m'a donné mon congé ;

Si mon père ne veut pas
Ma mère a la volonté.

*Le Parnasse des muses ou Recueil des plus belles
chansons à danser, Paris, 1633, t. IV, p. 155.*

Deux versions de cette chanson se trouvent, avec les airs notés, dans Rolland, *Rec. de Ch. pop.*, I, p. 224-225.

P. 13. — *Nous étions trois matelots de Groix...* Comparez la version suivante, également originaire de Bretagne (2) :

J'é-tions trois mar-ti-neaux de Groix J'é-
tions trois mar-ti-neaux de Groix Tous
trois braqués sous Saint-François Mon ta de ri ta
ri. tou la Mon ta de ri. tou la li re..

(1) En vieux français *garce* signifie *filie* sans aucune nuance péjorative.

(2) Elle a été recueillie en 1857 par M. L. Gallet. Elle se trouve dans *Poésies pop. de la Fr.* Ms de la B. N., t. V. f^o 568.

J'é-tions trois martineaux de Groix
Tous trois braqués sous Saint-François (1)

Refrain : *Mon ta deri ta ritoula
Mon ta deri ta la lire.*

Tous trois braqués sous Saint-François
Un martineau tombé dans l'eau.

Mon ta, etc.

Faut metté la chaloupe à l'eau,

Pour ésauver le martineau,

N'a pu sauver que sa chapeau

Sa garde pipe et sa couteau

Le martineau resté dans l'eau.

Le thème mélodique (2) sous une forme très voisine de celui que nous donnons, ainsi que les paroles du 1^{er} couplet forment le refrain d'une ronde chantée dans *Le Pilote du Croisic*, drame-vaudeville représenté pour la première fois sur le Théâtre Beaumarchais le 27 juillet 1860.

Les compositeurs font de nombreux emprunts à la tradition orale et en ce cas ils négligent ordinairement de citer leurs sources. A quoi bon ? ne sont-ce pas choses du domaine public ?

Quant aux paroles des *Trois marins de Groix*, nous en trouvons une variante dans la collection de chansons normandes que G. Nicole a réunie et qui forme un chapitre de son livre intitulé : *Sur la Plage Etretat* :

1. Nous étions trois marins chinois — embarqués sur le Saint-François. *Mon ta deri tra la la la — Mon ta deri tra la la lère.* — 2. Droit à la mer s'en est allé. — 3. Grand vent du nord vint à venter. — 4. Bon matelot monta z'en haut. — 5. Bon matelot tomba dans l'eau. — 6. On n'a sauvé que son couteau — 7. Son garde pipe et son chapeau.

G. NICOLE ; *Sur la plage Etretat*, Le Havre, 1861, p. 108.

P. 15. — *Va, mon ami, va, la lune se lève...* — Cf. Bujeaud, I, 187. — Voici une version normande recueillie en 1824 :

Voici la Saint Jean, L'heureuse jour-née.
Que nos a-mou-reux Vont à l'as-sem-blée.
Mar-chons jo-li cœur, La lune est le-vé-e..

Voici la Saint Jean
L'heureuse journée

(1) C.-à-d. embarqués sur le Saint-François.

(2) *Les trois matelots de Groix*, ronde chantée par M. Marsigny au théâtre Beaumarchais dans *le Pilote du Croisic*, Paroles et Musiqué d'Hector Gard. Prix : 20 centimes. Paris, Vieillot, éditeur. — Les paroles de la ronde n'ont aucun intérêt.

guens et la première fois qu'ils les rencontrèrent à la pêche, ils leur demandèrent des nouvelles du diable que leur recteur avait mangé.

— Par ma fa, mon p'tit fû, répondirent les Jaguens, notre recteur n'est p'us à Saint-Jégu; j'en avons eun aut' à la place et i' n'a pas l'zieux (les yeux) si coquins que l'vieux qu'avait mangé l'diab'e à son souper.

Paul SÉBILLOT.

LA COURTE PAILLE

CHANSON POPULAIRE

I

VERSION DE LA HAUTE BRETAGNE (1)

Mod^o expres;

Trois ma-te-lots du port saint Jacques.

Sont embar-qués pour na-vi-guer, Sont em-bar-
qués pour na-vi-guer, Ils ont é-té sept ans sur
mer Sans jamais la terre a-bor-der. Se-rons
nous toujours en tris-tes se N'au-rons nous jamais
de gai-té? Refrain
Se-rons-nous toujours en tris-
tes-se N'au-rons-nous jamais de gai-té?

Trois matelots du port Saint-Jacques,
Sont embarqués pour naviguer (bis).
Ils ont été sept ans sur mer
Sans jamais la terre aborder.

Refrain : Serons-nous toujours en tristesse, } bis
N'aurons-nous jamais de gaieté?

Il ont été sept ans sur mer,
Sans jamais la terre aborder. (bis)
Au bout de la septième année
Les vivres vinrent à manquer.

On tiri-z'a la courte paille
Pour savoir qui serait mangé.

(1) Une autre version de la Haute Bretagne se trouve dans le premier volume de *Mélusine*, col. 463-464.

Le capitain' de ce navire,
Fut celui qui fut désigné.

Le mousse lui dit : « mon capitaine,
Ce n's'ra pas vous qui s'rez mangé. »

» Je vois la terr' de Barbarie,
Et Babylone à ses côtés. »

« Je vois la fill' du roi mon maître
« Sous l'oranger à se peigner ! »

Chanson recueillie dans la commune d'Iffendic,
canton de Monfort (Ille-et-Vilaine).

AD. ORAIN

II

VERSIONS SCANDINAVES

a). — Version islandaise (XVI^e ou XVII^e siècle)

Ritournelle : *C'est le plaisir des marchands — de hisser les voiles au mât — de partir de là où ils étaient — de naviguer sur la mer bien qu'elle les asperge.* — 1. Ils étaient dans le port, — *c'est le plaisir des marchands*, — [depuis] quarante jours; — *ils hissèrent les voiles au mât*, — ils y restèrent si longtemps — que la faim gagna l'équipage; *ils naviguent sur la mer bien qu'elle les asperge.* — 2. Ils mangèrent les cordes et brûlèrent le mât, — tout ce qui était dans le navire, — ils mangèrent leurs gants — et leurs bons habits. — 3. Ils étaient fils de sept sœurs, — tous étaient de la même famille; — maintenant il faut tirer au sort, — lequel nous devons avoir à manger. — 4. S'avança un second, — il n'avait pas de parents : — « Vous ne devez pas tirer au sort — vous pouvez m'avoir à manger. » — 5. Prenez ma petite chemise, — roulez-la autour de mes yeux. » — Ils le prirent par ses cheveux jaunes — et le décapitèrent — *sur un bâton de chêne.* (1) — 6. Ils prirent le foie et les poumons — les portèrent devant le jeune roi. — « Je ne veux pas manger de lui, — il a été mon second. » — 7. Il regarda en l'air : — « Dieu des cieux, bénis moi, — j'ai vu voler un petit oiseau, — c'est une belle colombe. — 8. Donnez moi mes flèches et mon arc, — j'attraperai l'oiseau. » — « Bon chevalier, ne me prends pas, — je te donnerai un vent favorable. »

S. GRÜNDTVIG et J. SIGURDHSSON, *Islenzk Fornkvædhi*.
(Copenhague, 1854), I, 29-32.

b). — Autre version islandaise (XVI^e ou XVII^e siècle)

Ritournelle : *C'est le plaisir des marchands — de hisser les voiles au mât — et de sauver la vie. — Ils naviguent bien que la mer les asperge.* — 1. Ils étaient dans le port, — *c'est le plaisir des marchands* — [depuis] quarante jours; — *ils hissèrent les voiles au mât*. — Ils y restèrent si longtemps — que la faim gagna l'équipage. — *Ils naviguent bien que la mer les asperge.* — 2. Ils coupent le mât, ils coupent les vergues; — tout fut abîmé ce qui était dans le navire; — ils mangèrent leurs gants — et beaucoup de bons habits. — 3. Ils se mirent à tirer au sort — qui d'entre eux on couperait pour le manger. —

(1) Ces paroles en italique sont une cheville.

qu'il la regardait comme la sorcière qui avait jeté un maléfice sur sa fille Berlinde, et qu'il s'agissait de le lui ôter à l'instant, sinon qu'elle allait être brûlée vive. Les supplications de la femme d'Haene, ses observations sur l'absurdité d'une pareille accusation, ses vives instances pour être rendue à la liberté, ne peuvent rien contre la fureur de Bruyland, qui continuait à la menacer de mort *si elle ne défaisait à l'instant tout ce qu'elle avait fait*; il se saisit d'un sabre, avec lequel il lui porta quelques coups sur les bras, puis l'ayant renversée, il lui lia, aidé de Jeanne Spitaels sa femme, les bras et les jambes. Après lui avoir ôté ses chaussons et ses bas, et avoir levé ses jupons, les époux Bruyland la saisirent par le corps, et exposèrent à diverses reprises ses pieds et ses jambes à un feu qu'ils avaient allumé à cet effet. Ils l'y laissèrent jusqu'à ce que le feu fut éteint. Pour l'empêcher de crier, Bruyland fermait sa bouche avec la main, et lui appuyait les genoux sur la gorge.

« Après ces premières tortures, la malheureuse victime les conjura itérativement de se détromper et de lui faire grâce, mais ces barbares persistant à exiger qu'elle *défit tout ce qu'elle avait fait*, allumèrent, aidés de leur fille Berlinde, un second feu, et lui tinrent de nouveau les pieds et les jambes exposés à la flamme jusqu'à ce qu'elle fût éteinte. Irrités par ses protestations d'innocence, ils recommencèrent à la torturer. Le feu fut allumé une troisième fois par la femme Bruyland; puis cette furie et son mari en approchèrent la femme d'Haene avec un nouvel acharnement, car cette fois une partie de ses cuisses fut également exposée et grillée. A demi-morte de souffrance et de saisissement, elle reçut une grande quantité de coups de sabre sur les bras; ils lui furent portés par la fille Bruyland, à laquelle son père répétait sans cesse : *La voilà cette sorcière qui a causé tous vos maux*.

« La malheureuse d'Haene avait passé près de deux heures au milieu des tourments.... lorsque Bruyland, fatigué de la torturer, lui ôta ses liens et la mit à la porte en l'accablant d'imprécations...

« Malgré les secours de la science et les soins les plus assidus, cette femme, après d'horribles souffrances, expira le 22 novembre, huit jours après l'événement... »

Les accusés comparurent devant la cour d'assises de Gand le 13 mai 1816. Ils n'étaient plus que deux; Berlinde Bruyland étant morte durant l'instruction.... Par arrêt prononcé le lendemain, Pierre Bruyland fut condamné comme coupable d'assassinat, à la peine capitale, et sa femme à une longue réclusion.

Le pourvoi en grâce ne fut pas accueilli : un événement de même nature s'étant produit presque en même temps dans une commune de l'arrondissement de Courtrai.

L'exécution de l'arrêt eut lieu à Onkerseele, où Pierre Bruyland avait son domicile.... (J. B. CANNAERT, *Procès des sorcières en Belgique sous Philippe II*, 127-37. — Gand, 1847.)

Paris, 16 avril 1826.

Un crime atroce, conséquence de l'ignorance et de la superstition, a été commis il y a quelques jours dans un village près de Huy, dans les Pays-Bas.

Le 10 avril, une pauvre femme se rendait chez un meunier de Moha pour rapporter du chanvre qu'on lui avait donné à filer; les fils de la maison, sur l'allégation d'une tireuse de cartes, se mirent dans la tête que cette pauvre femme était une sorcière. Ils allumèrent des fagots au-dessus desquels ils suspendirent la malheureuse.

Ils l'y auraient maintenue jusqu'à ce qu'elle fût entièrement consumée si ses cris n'avaient attiré à son

aide. Les scélérats lui ont porté dans la poitrine, avec un instrument tranchant, un coup que l'on tient pour mortel. La Maréchaussée s'est emparée des trois meurtriers. (*Neue Mainzer Zeitung*, 20 avril 1826, dans C. HORST, *Zauber-Bibliothek*, VI, 371-2.)

Essayons de montrer ici pour une commune de notre belle province, celle de Hollain (de l'arrondissement et à une lieue 3/4 de Tournay) jusqu'à quel point l'intelligence humaine peut se laisser égarer par les erreurs de la superstition.

La croyance aux sorciers y revêt les formes les plus diverses. Voici un paysan qui réduit à zéro le rôle de la Providence. Pour lui, les sorciers et les sorcières font le ménage de ce bas monde; pour lui, Dieu est un spectateur impassible des choses humaines : il regarde et laisse faire. La foi de ce paysan se reflète dans toutes ses habitudes, elle éclate dans toutes les entreprises. Il prend les précautions les plus minutieuses pour se rendre favorables messieurs les sorciers, absolument comme les païens qui sacrifiaient aux divinités malfaisantes....

Certains poussent la sottise jusqu'à croire qu'il existe réellement dans l'espèce humaine des êtres doués d'un pouvoir magique uniquement employé à faire le mal..

Toutes ces superstitions ne sont pas nouvelles à Hollain. En compulsant les comptes de ce village aux archives de la Flandre-Orientale, nous y avons découvert plusieurs faits rentrant dans cet ordre d'idées. (F. F. J. LECOUPET dans *Annales du cercle archéol. de Mons*, II, 127-8 — Mons, 1859.)

(A suivre).

J. TUCHMANN.

LA COURTE PAILLE

CHANSON POPULAIRE

III

1. — Versions françaises

a). — Version de Loudéac (Côtes-du Nord)

Ce sont trois marchands de Terreneuve (bis)
En marchandises, *la, lon, lan, la*,
En marchandises s'en sont allés.

Ils y ont été sept ans sur mer (bis)
Au bout de sept ans, *la, lon, lan, la*,
Le pain, le vin leur ont manqué.

Le plus jeune, il a dit aux autres :
Lequel de nous, *la, lon, lan, la*,
Lequel de nous sera mangé?

Le plus jeune il a fait des boises (1)
La courte, *la, lon, lan, la*,
La courte, elle lui a-t-arrivé.

Courage, courage, mes frères,
Nous allons, *la, lon, lan, la*,
Nous allons la terre aborder.

(1) C'est-à-dire a fait des pailles de différentes longueurs pour tirer à la courte paille.

Il a monté la haute voile
A regardé *la, lon, lan, la,*
A regardé de tous côtés.

Je vois le château de mon père
Les vingt fenêtres *la, lon, lan, la,*
Les vingt fenêtres à regarder.

Je vois le vivier de mon père,
Les lavandières, *la, lon, lan, la,*
Les lavandières autour laver.

Je vois les moutons de mon père
Et les bergers, *la, lon, lan, la,*
Et les bergers à les garder.

Je vois la tour de Babylone
Et les serpents *la, lon, lan, la,*
Et les serpents autour voler.

Chanson recueillie par M. ROUSSELOT, antérieurement à 1855.
— *Poésies pop. de la France*, Ms. t. III, f^o 307.

b). — *Version de l'arrondissement du Blanc (Creuse).*

C'étaient trois petits navires d'Espagne
Qui vont apprendre à naviguer;
Ils ont bien été sept ans sur mer
Sept ans sans pouvoir mais aborder.

Au bout de la septième année
Le pain, le vin lieux ont manqué.
Il faut tirer à la courte paille
Lequel de nous il sera mangé.

Le capitaine, il a fait les pailles;
La plus courte lui a tombé.
Faut donc manger not' pau' capitaine
Celui qui nous a tous protégés!

Celui qui montera dans la lune, [*dans la hune*]
Un beau présent, je lui ferai;
Je lui donnerai ma fill' en mariage,
Un beau navire dessous ses pieds.

Oh! le plus jeune de l'équipage,
Dedans la hune il a monté:
Consolons-nous, mes très chers frères,
J'y voués la terre de tous côtés.

J'y vois la tour de Babylone,
Trois petits pigeons qui voltigeont;
J'y vois la fille de noute maître
Qui s'y peigne sous un laurier.

Chanson recueillie avant 1856 par...? — *Poésies
popul. de la France*, Ms., t. III, f^o 391.

c). — *Version française recueillie dans le Velay.*

1. Ce sont trois jolis cœurs d'Espagne, — dedans la mer s'en vont aviguer, — dedans la mer ils navirent, — sans jamais pouvoir y arriver. — 2. Au bout de la septième année, — les avivres nous ont manqué. — Faudra faire la courte paille — savoir de quoi nous mangerons. — 3. Le capitaine fit les pailles — mais la plus courte lui a resté. — Faudra manger notre capi-

taine qu'il est si bon! — 4. Le plus jeune de l'équipage — dedans la ligne [*la hune?*] i n'a monté. — Courage, courage! mon capitaine, — je vois la mer de tous côtés. — 5. Je vois les moutons dans la plaine, — un bon berger pour les garder; je vois les filles de mon maître — qui vont se baigner sous un laurier. — 6. Je vois les filles de la Rochelle — qui veul' apprendre à naviguer, — qui veul' apprendre le pilotage, — comme si c'était leur vrai métier.

V. SMITH. (Dans *Rev. des langues rom.* 1879,
2^e partie, p. 248.)

d). — *Version française sans indication d'origine.*

1. C'est un joli petit navire, — il y a sept ans qu'il est à l'eau. — 2. Au bout de quatorze semaines, — le vin, le pain leur a manqué. — 3. Faut tirer à la courte paille — pour savoir qui sera mangé. — 4. Celui qui fait tirer les pailles — la plus courte lui est restée. — 5. Mon second, prenez le navire, — à Bordeaux le ramènerez. — 6. Le mousse entend le capitaine; — sitôt il se met à pleurer. — 7. Laissez moi monter dans la hune — pour vous le sort je subirai. — 8. Le mousse monte dans la hune, — il ouvre l'œil de tous côtés. — 9. Je vois la brise qui se lève, — la mer sur les brisants briser. — 10. Terre! je vois la grande grève, — la girouette du clocher. — 11. Je vois la flèche de l'église et les cloches qu'on fait danser; — 12. Je vois les moutons dans la plaine — et la bergère à les garder; — 13. Je vois la fille du capitaine — à les son amant à son côté:

E. J. B. RATHERY, *Des chansons pop. et histor. en France* (feuilleton du *Moniteur* du 15 juin 1853).

2. — *Version provençale*

« Ce sont trois vaisseaux dedans Marseille qui vont partir pour le Portugal [*Var.* pour Malaga], *liron fa la lirete*, qui vont partir pour le Portugal, *liron fa la lira*. Ils sont bien restés sept ans sur l'eau sans terre pouvoir aborder. Quand il y a sept ans qu'ils sont sur l'eau, le pain, le vin, tout a manqué. Ils ont tiré à la courte paille qui serait le premier mangé. Le maître qui a partagé les pailles, la plus courte lui est restée. [*Var.* Au patron du navire la courte paille a tombé]. Quel est parmi vous le vaillant mousse qui la vie me veut sauver? Je lui donne une de mes filles avec un vaisseau doré. — Ce sera moi mon capitaine, qui la vie vous veux sauver. — Ah! monte, monte, vaillant mousse, monte à la pomme du grand mâ. Quand le mousse est sur les croisettes, le mousse s'est mis à pleurer. — Ah! pourquoi pleures-tu, vaillant mousse, ne vois-tu pas quelque port de mer? [*Var.* Que ton pleurer me fait pitié]. — Je ne vois que le ciel et l'eau avec les ondes de la mer. — Ah! monte, monte, vaillant mousse, un peu plus haut te faut monter. Quand le mousse est sur la pomme, le mousse s'est mis à chanter. — Ah! pourquoi chantes-tu; ne vois-tu pas quelque port de mer? [*Var.* Je vois la terre de tous côtés]. Je vois Toulon, je vois Marseille, N.-D. de la Ciotat. [*Var.* Je vois la Seyne, la Ciotat]; je vois trois jeunes filles qui se promènent le long de la mer. — Ah! chante, chante, vaillant mousse, maintenant tu as sujet de quoi chanter; tu as gagné une jolie fille, et un vais-